

LE COMPLÉMENT DU SYMPTÔME

Patrick SALVAIN

Jardin édénique ou musée des horreurs, l'inconscient est-il un rêve et la psychanalyse une mythologie ? Volontiers le mythologue se prête à le croire, quitte à rêver que tout se corresponde... Ainsi Mircea Eliade, considérant que le réel parle en tant qu'épiphanie du sacré, a-t-il vu dans la psychanalyse un révélateur d'archétypes, un écho du symbolisme, ce dernier étant défini comme système d'unification transfigurateur du monde (1). Quant à Claude Lévi-Strauss, après avoir dès 1949 conçu l'inconscient comme forme vide et structure invariante (2), il a récemment soutenu que Freud n'a fait que retrouver ce qui était déjà articulé dans les mythes, et qu'il a pensé à la façon des mythes tout en tout en s'égarant sur la fausse piste de la seule signification sexuelle (3). Mais Lévi-Strauss nous rappelle dès lors que la recherche de sens, elle-même équivalente de la pensée mythique, ne serait que présentation improbable d'un même système clos renvoyant à celui de la langue (4)... Point où le jeu ironique se retourne contre l'analyse structurale lorsque celle-ci se révèle porteuse de l'idéal de faire système.

S'agissant de l'analyse freudienne, on ne peut alors que rappeler, non sans intransigeance, qu'elle ne constitue pas une conception sexuelle du monde et que l'inconscient en question n'est pas structuré comme un métalangage (5). Ici, mettre l'inconscient en place de Dieu ou le référer à quelque transcendance mènerait à l'originer en un Autre receleur ou donateur de tout sens, ou encore à l'imaginer comme un Ça personnifié qui nous vivrait : conception religieuse, voire romantique, dont la version perscutive serait celle d'un Inconscient qui se jouirait de nous... Nulle volonté générique, donc, pas plus de strip-tease de l'Être qui se voile en se dévoilant ou que de "vérité totale", serait-elle du signifiant pur revu par Juranville (6). Mais pas non plus de système automate hors-conflit ou de logique pleine occupant un désert de sujet, pas plus que d'équivalence généralisée des codes ou que d'insensé ternis excluant la surprise et annulant l'événement du dire; bref, nul système sans faille dont la version perscutive serait celle d'une machination anonyme...

Partons donc plutôt de ceci que l'inconscient, au sens freudien, c'est du penser, et d'abord que ça pense, réellement, soit indépendamment de ce que "je" peux en penser. Mais d'où viennent ces pensées, articulées et actives, qui sont du sujet alors même qu'un sujet pensant ne s'y reconnaît pas? D'un lieu dit Autre, sans rapport avec une reconnaissance de nature ou avec la jouissance mythique d'un dieu, d'une conscience autre ou d'un métaphysique "substance pensante": lieu d'un savoir insu, donc, dépôt des traces et agent d'activité pulsionnelle, ce qui laisse à penser en quoi il s'insère dans le réel. Question qui n'a cessé de tarauder Freud puis Lacan et qui en entraîne nombre d'autres. Ainsi, s'agit-il là d'un savoir hérité, d'un savoir ajouté, d'un savoir inventé ? Les théories des pulsions sont-elles mythiques ? Faute de réel, l'analyse ne serait-elle pas suggestion ? Et si elle excède la révélation du fantasme, l'analyse atteint-elle au réel et le change-t-elle ? Etc. Pas de quoi rester coi puisque ces interrogations sont ravivées par la pratique, même si elles n'ont pas à l'encombrer. Venons-en donc au symptôme en tant qu'il fait signe et que l'analyse peut en livrer le sens afin de délivrer le sujet de la contrainte symptomatique

Que le symptôme ait du sens, mais que celui-ci ne soit ni immédiat ni univoque, voilà qui permet l'interprétation sans pour autant décider de ses suites. Que ce sens soit à reconnaître en particulier et non comme signification préconçue ou lieu commun, cela exclut de le ramener à un répertoire codifié aussi bien que le réduire à un artefact du non-sens. Ici, l'effet de l'interprétation dépend donc des circonstances, à commencer par celles du transfert; mais de plus sa fonction est double puisqu'elle correspond, d'une part à une mise en suspens des convictions et interprétations du sujet qui entretiennent le symptôme, d'autre part à l'actualisation d'une certitude insue qui tient du désir. Rompant avec la signification manifeste ou intentionnelle, elle passe par l'équivoque, l'incongru et le non-sens; déchiffrant un sens latent, elle part d'éléments qui n'ont pas de sens en eux-mêmes, mais seulement en fonction d'un contexte associé (ou non-dit); et donc, déliaison ou liaison, elle lave l'énigme du désir à nommer sans pourtant la combler... Bref, allant du sonore à l'énoncé et du littéral à l'audible, elle est jeu entre sens et non-sens.

Cependant la rumeur vient ici rappeler que Lacan a opposé le versant du signe à celui du sens, la voie du déchiffrement à celle de la compréhension, ou encore qu'il a cherché à forger un signifiant nouveau, hors-sens, qui serait donc intraduisible en un autre discours et aurait immédiatement effet de réel (7)... suffit-il alors de redire que Lacan a situé l'interprétation du côté du non-sens, non de la signification (8), ou qu'il a énoncé que "le sens du symptôme, c'est le réel" (9) et que le "symptôme ... conserve en un sens dans le réel" (10) ? Certes pas puisque, si l'on ne se laisse pas obnubiler par la quête du mathème, il apparaît avec netteté que cette question a hanté les dernières années de l'enseignement de Lacan et y a insisté répétitivement tout en prenant double forme : quel est le réel de l'inconscient, par-delà le sens sexuel; y a-t-il un réel de l'effet de sens, tel que ce dernier ne mène pas à nourrir le symptôme, mais permette qu'il change ou qu'il s'éteigne?

Lacan n'a pourtant pas été sans proposer une réponse relativement à cette jointure du sens et du réel non pas celle du hors-sens, mais explicitement celle du "jouis-sens" (11), sur laquelle il s'est expliqué en clair au cours de son séminaire sur Le sinthome, le 13 janvier 1976. Évoquant ce qui opère dans l'analyse, il l'a envisagé comme double épaisseur entre l'imaginaire et le symbolique, d'où l'obtention du sens, mais aussi entre le symptôme et le réel de la

jouissance, d'où ce dire : "Rendre cette jouissance possible, c'est la même chose que ce que j'écrirai Jouis-sens, c'est la même chose que d'ouïr un sens" (12). Partant du signe, joignant le déchiffrement signifiant et l'énonciation, unissant le son et le sens (13), l'analyse rendrait donc possible un jouir au lieu des processus primaires. Néanmoins rien ne dit encore ici ce qui serait résolutif. Ainsi, en ce qui concerne le sens qui serait à décanter et à sérier, Lacan l'a envisagé comme faisant appareil pour le coït (14) ; cependant ce sens l'a ramené au non-sens dans la mesure où, ainsi qu'il l'a indiqué dans ce même séminaire, l'hystérie l'a conduit à affirmer qu'il n'y a pas de rapport sexuel - au sens d'un "c'est écrit" instaurateur ou d'une formulation de structure (15). Quant au jouir en question, il se distingue de celui qui est attribué à l'Autre dans la paranoïa, mais moins assurément du mode de jouir substitutif et symptomatique qui intervient dans une formation hystérique. Faute d'être un jouir de l'Autre sexe, il s'agit aussi bien selon Lacan d'un jouir de l'Autre lieu où l'inconscient permet une suppléance (16). Misant donc sur l'hystérisation contre la paranoïa, Lacan n'a dès lors esquissé le rapport qu'en faisant venir partenaire sexué la place du symptôme (17), le dit rapport devenant ainsi "intersynthomatique" (18)... Et cela sans oublier un autre point d'embrouille : c'est que si la jouissance est du réel et que le réel ne fait pas forcément plaisir, alors "la jouissance du réel comporte le masochisme" (19)... Ainsi le passage de ce dont on pâtit ce dont on peut jouir bute-t-il sur le réel.

La difficulté ne tient pas ici ce qui, de l'inconscient, travaille pour la jouissance puisqu'il s'agit là, freudiennement, de l'activité fantasmatique, celle qui a lieu pendant le sommeil et qui se continue pendant la veille. Mais Lacan a d'autre part été amené à ajouter que "ce qui pense, calcule et juge, c'est la jouissance" (20). Prenons par exemple ce qu'il en a énoncé dans Encore il y pose l'existence d'une "substance jouissante" (21) et affirme que "la pensée est jouissance" (22) car il fonde la signifiante dans la jouissance du corps (23), l'oppose du discours traditionnel qui renverrait cette jouissance comme "substance de la pensée" celle de quelque Être suprême (24) ; mais ce jouir de texture, supporta par le langage, ne lui en paraît pas moins marquer une distance par rapport la jouissance qui manque (25), ce qui renvoie à la répétition. Dit autrement, cela donne : "je pense donc se jouit" (26) ou "ça se jouit" (27). Mais c'est pour autant qu'il y a jouissance impossible qu'en est dérivée ce jouir substitutif lié aux processus primaires dont on peut s'accorder avec Lacan à reconnaître qu'ils ne sont ni antérieurs à la réalité ni préalables au refoulement (28). D'où la question en retour entre jouir manque et jouir de suppléance, qu'en est-il du réel des pensées en question ?

Entre perception et conscience, entre rêve et réveil (29), ou encore entre semblant et réalité (30) fait ainsi irruption le réel, c'est-à-dire le ça. Car si "là où c'était... le réel - ... le sujet doit advenir" (31), c'est que "le ça de Freud, c'est le réel" (32). Soit ce qu'au titre de l'identique, Lacan a approché comme étant ce qui revient à la même place, là où le sujet pense sans le rencontrer ; et ce qu'au titre du manque, il a abordé comme étant l'impensable par le sujet, qu'il s'agisse de sa mort, de la vie, de la jouissance ou d'une nomination. D'un côté ce réel relève donc de l'inassimilable traumatique, de ce qui n'est "relié à rien" et est exclu du sens, voire de la Chose qui parle toute seule ou de ce qui fait irruption comme sans raison. D'autre part ce réel est vocable par la voie négative du "il n'y a pas...", celle de l'inexistence dans le symbolique, du trou, de l'exclusion d'une jouissance qui reste étrangère ou impossible, cela se resserrant autour du manque d'un "rapport" sexuel que rien ne vient garantir comme naturel ou harmonique. Gelé et pris dans l'inertie ou intempestif et dysharmonique, ce réel est en tout cas discord;

point de manque, place par défaut de ce qui n'a pas eu lieu d'être ou de ce qui reste acte à venir. Réel qui ne répond pas au principe de plaisir, qui peut donc susciter l'effroi ou provoquer l'horreur, il est donc avant tout source de conflit.

Mais ce réel du ça est aussi le pulsionnel actif, soit ce que Lacan a refusé de rapporter à une constance énergétique, préférant l'associer à une énigmatique "économie de la jouissance" avant de proposer finalement de considérer que "le réel est sans loi" (33) et qu'il est "incohérent pour autant qu'il est justement structure" (34). Mais qu'est-ce qui mène sur les traces de ce réel, sinon l'insistance du non-réalisé, soit la répétition ? Dès lors fait retour la question du symptôme car si réel et sens s'excluent de prime abord, c'est là qu'il se produit et là aussi que peut jouer l'analyse, dans l'écart et à la jonction entre sens et réel. C'est-à-dire que le réel en cause dans la répétition n'est mis en jeu dans l'interprétation que pour autant que cette dernière fait advenir ce qui a manqué au symptôme pour que sa vérité soit reconnue. D'où le recours à ce que Lacan a pu nommer "complément du symptôme" et qu'il a encore évoqué en 1975 à propos de l'interprétation de l'analyste : "Ce n'est que lorsqu'il est formé que, de temps en temps, ça lui échappe; forme, c'est-à-dire avoir vu comment le symptôme, ça se complète" (35).

Ce qui se dégage à ce détour, c'est que Lacan est repassé par le point même où a buté Freud : là où la répétition fait question. D'un côté en effet, la répétition rend possible l'analyse en même temps qu'elle est conditionnée par celle-ci; mais d'autre part, sa dimension compulsive est ce qui fait limite l'analyse ou tend annuler ses effets. Cela vaut d'ailleurs aussi bien pour une compulsion se souvenir, qui permet le retour du refoulé, mais peut faire écran sa reconnaissance dans l'actuel. Et la fantasmatisation, de même, peut rouvrir un champ de fiction au jeu du désir ou bien préserver les modes d'évitement du sujet. Entre l'invite à penser à voix haute et le moment séparateur, ces avatars sont donc ce qui engage la responsabilité de l'analyste dans son mode de présence. Car aucune construction ne peut alors suffire, qu'elle vise le passé et aille vers le mythe ou qu'elle parte de l'actuel et se fasse topologique. L'enjeu est autre lorsqu'il s'agit qu'une vérité advienne et que du réel passe au dire afin que la répétition laisse émerger du nouveau. Aussi s'imposerait plutôt un retour la notion freudienne de "vérité historique", à condition de ne pas la rabattre sur la seule réalité d'une histoire puisqu'elle en appelle plutôt au refoulé de celle-ci, au dénié de l'événement ou ce qui a été rejets du désir...

Autrement dit, il n'y a pas lieu de se contenter de miser sur la seule ironie de la répétition pour en attendre qu'elle fasse pièce aux impasses de celle-ci - et l'interprétation n'est un équivalent du trait d'esprit que si elle reconnaît qu'il y a de l'ininterprétable et donc que, n'étant pas toute vérité, elle offre une issue au dire analysant et fait par la relance. Qu'en est-il donc alors de ce qui viendrait "compléter" le symptôme, de cette place où se produirait "de l'analyste" en tant que formation de l'inconscient dans le transfert ; donc aussi en tant que formation de symptôme? C'est en ce point que Lacan a situé l'analyste comme représentant de l'objet "a", objet perdu et substitut de la présence manquante. Mais prise en tant que point de fixation, cette place est celle où l'objet vaut comme bouche-trou du manque, où il est censé suppléer la castration et combler le jouir manqué. Si donc, de par son dire silencieux, l'analyste se trouve temporairement cette place dans le transfert, ce n'est pas pour l'occuper en tant que personne adéquate et pour y intervenir au nom de son "je" c'est bien plutôt pour se déplacer

partir de là avec le réel de l'inconscient et pour faire jouer la cause du désir. D'un côté sa position tient donc ce qui reste irreprésentable au sujet et ce que celui-ci invoque comme substitut du manque, comme objet charmant ou effrayant; d'autre part, sa présence est évocation d'un écart où se manifeste qu'il y a du manque irréductible. En d'autres termes, il ne vient pas à cette place pour y loger son être mais pour y supporter un désêtre et permettre que s'en déloge l'objet; et il n'a pas y venir pour s'incarner comme maître ou s'y instituer comme absence éternisée et maintenir ainsi l'idéal. Car si cette place est celle d'où un objet tire son pouvoir, elle est lieu de faille pour qui se reconnaît sujet l'inconscient. Aussi est-ce pour autant que se termine le deuil de l'objet que l'analyse passe l'alternative entre satisfaction de fantasme et rupture déçue ou haineuse : quand, de l'analysant, du "je" vient au désir sans pour autant croire abolir le manque tout en craignant la castration...

Vérités premières que tout cela ? Ce serait souhaiter. Propos bien théoriques ? A chacun d'en décider. Nouvelle figure insidieuse d'un idéal ? C'est ce qui les rendrait assurément contestables. Pour aujourd'hui, ils ne vont pas en tous cas sans deux conséquences. L'une est que si la formation de l'analyste est fonction du rapport l'inconscient, elle ne peut être formation complémentaire au sens où elle viendrait parfaire une compétence sociale ou se surajouter la prestance hiérarchique. L'autre est que si du transfert est inévitablement constituant de l'institution, on peut du moins attendre, lorsque l'analyse est en jeu, que se tempère l'effroi devant les pensées (36) et que se rompe l'idéal monocentrique. Alors, peut-être, et pour notre surprise, y aura-t-il eu du "transfert de trouvaille"...

NOTES

(01) Cf., entre autres, de M. Eliade, **Traits d'histoire des religions**, Petite Bibliothèque Payot, p. 378-382, et **Méphisophélès et l'androgyné**, Gallimard-Idees, p. 296-305, ainsi que l'avant-propos Images et symboles, Gallimard, coll. Tel.

(02) Cf. Cl. Levi-Strauss, "L'efficacité symbolique", in **Anthropologie structurale I**, Plon-Agora, p. 232-234.

(03) Cf. Cl. Levi-Strauss, **La potière jalouse**, Pion, p.243259.

(04) Ibid., p. 264 et 268.

(05) Objection de Lacan Levi-Strauss : cf. "Radiophonie", in **Scilicet** 2-3, Seuil, p. 64.

(06) Cf. A. Juranville, **Lacan et la philosophie**, PUF, en particulier p. 377.

(07) Cf. J. Lacan, **Le séminaire XXIV**, "L'insu que sait...", le 17 mai 1977.

(08) Cf. J. Lacan, "L'étourdit", in **Scilicet** 4, Seuil, p. 37. Et "... ou pire", in **Scilicet** 5, Seuil, p. 10.

(09) J. Lacan, "La troisième", in **Lettres de l'EFP** n°16, p. 186.

(10) J. Lacan, **Le séminaires XXIV**, op. cit., le 15 mars 1977.

(11) Cf. J. Lacan, **Télévision**, Seuil, p. 22.

(12) In **Ornicar** n°7, p. 16.

(13) Cf. aussi **Le séminaire XXIV**, op. cit., le 19 avril 1977.

(14) Cf. J. Lacan, **Le séminaire XX**, Encore, Seuil, p. 52 et Le séminaire XXI, "Les non-dupes errent", le 8 janvier 1974.

(15) Cf. J. Lacan, "Lituraterre", in **Littérature** n°3, Larrousse, p. 10. Et "Radiophonie", op. cit., p. 65.

(16) Cf. J. Lacan, **Le séminaire XXIII**, "le Sinthome", le 16 mars 1976.

- (17) Ibid., le 17 février 1976.
- (18) J. Lacan, in Lettres de l'EFPP n° 25, p. 220.
- (19) J. Lacan, **Le séminaire Livre XXIII**, "Le sinthome", le 10 février 1976. Écho "Raison d'un échec" (in **Scilicet** 1, Seuil, p. 49)?
- (20) J. Lacan, "ou pire", op-cit., p.9
- (21) J. Lacan, **Le séminaire XX**, op. cit., p. 26.
- (22) Ibid., p.66
- (23) Ibid., p.67.
- (24) Ibid., p. 101.
- (25) Id., p. 101.
- (26) J. Lacan, "La Troisième", op. cit., p. 179.
- (27) Ibid., p. 195.
- (28) J. Lacan, **Le séminaire XX**, op.cit., p. 52-53.
- (29) Cf. J. Lacan, **Le séminaire XI**, "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", seuil, p. 55 et 57.
- (30) Cf. J. Lacan, **Le séminaire XX**, op. cit., p. 87.
- (31) J. Lacan, **Le séminaire XI**, op. cit., p. 45.
- (32) J. Lacan, "Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines", in **Scilicet** 6-7, Seuil, p. 40.
- (33) J. Lacan, **Le séminaire XXIII**, op. cit., le 13 avril 1976.
- (34) J. Lacan, **Le séminaire XXIV**, op. cit., le 8 mars 1977.
- (35) J. Lacan, "Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines", op. cit., p. 35.
- (36) cf. Théodore Reik, **Le psychologue surpris**, Denoël, chap. XX.